



antoine
mouton

toto
perpendiculaire
au monde

 christian
bourgois
éditeur

TOTO PERPENDICULAIRE AU MONDE / ANTOINE MOUTON

Au 133, on vit en couple. Jean-Max est célibataire, mais c'est exceptionnel. Il y a Toto et sa femme, dont il tente de connaître le prénom ; le sociocouple, qui décrypte ses voisins ; le couple de sculpteurs, dont le mari s'est enfermé dans sa sculpture ; ou encore le couple policier qui investigate dès lors que quelque chose de louche advient... Car au 133, il paraît qu'une hache est dissimulée quelque part, ainsi qu'une sortie. Encore faut-il les trouver. Certains seraient prêts à tout pour cela. Même à découper leurs voisins. En attendant, quand les ballons surgissent dans le couloir, c'est la cohue, on se jette dessus.

Antoine Mouton anime ce théâtre de l'absurde avec un humour ravageur, sans renoncer à dire la grandeur presque candide des êtres qui se débattent malgré tout ce qui les enferme. Les lois, les règles, les déterminismes et les ballons de baudruche volent en éclats.

Antoine Mouton est né en 1981 à Feurs. Il écrit des romans et des poèmes. *Toto perpendiculaire au monde* est son neuvième livre et troisième roman.

TOTO
PERPENDICULAIRE
AU MONDE

du même auteur
chez Christian Bourgois éditeur

IMITATION DE LA VIE
LE METTEUR EN SCÈNE POLONAIS

du même auteur
chez d'autres éditeurs

POSER PROBLÈME, La Contre-Allée
CHÔMAGE MONSTRE, La Contre-Allée
LES CHEVALS MORTS, Les Effarées,
réédition La Contre-Allée
OÙ VONT CEUX QUI S'EN VONT, La Dragonne
BERTHE POUR LA NUIT, La Dragonne
AU NORD TES PARENTS, La Dragonne

ANTOINE MOUTON

TOTO
PERPENDICULAIRE
AU MONDE

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR

© Christian Bourgois éditeur, 2022
ISBN : 978-2-267-04611-3

Ça frappe, on ouvre, Jean-Max déboile dans la chambre. Il vient s'asseoir sur notre lit pour nous parler de choses qui ne nous intéressent pas mais nous ne sommes pas surpris.

Tout le monde aime bien Jean-Max, pourtant personne n'écoute ce qu'il dit. Ses paroles sont des spectres, elles nous traversent sans qu'on les remarque, on a seulement un peu plus froid, une somnolence nous gagne tandis que sa voix nous caresse à sa façon languide et nous nous recroquevillons dans nos lits. Lorsqu'on veut vraiment prêter attention à ses propos (certains d'entre nous n'y sont jamais arrivés), aussitôt on s'endort. Mais si on regarde trop longtemps Jean-Max, on ne peut plus fermer les yeux, on reste excité toute la nuit. Il y a comme un mauvais rapport, une proportion ratée entre sa voix et son corps.

L'hypothèse de ma femme est la suivante : les êtres humains sont les uns pour les autres des amphétamines ou des somnifères, mais Jean-Max est les deux à la fois. « J'ai sommeil, Toto », dit-elle quand je mordille ses cheveux noirs ou que je lui expose ma vision du monde. Ainsi je sais ce que je suis pour elle.

Son attitude aurait pu lui valoir des ennuis, mais non, on a un avis globalement positif sur Jean-Max, on le laisse s'asseoir sur le lit. Notre affection pour lui est spontanée, elle échappe au contrôle, à l'hygiène du cœur, à la logique du pas de temps à perdre et chacun sa place. Tout ce qui peut se soustraire est précieux.

On ignore ce qu'il fait parmi nous, à part frapper aux portes et s'installer au bout des lits. Mais on ne sait pas non plus ce qu'on fait là, nous autres. Pourtant il y a bien eu un début, mais au début tout va toujours trop vite, un mouvement nous emporte. Après, c'est autre chose. On a le temps de mieux voir. Il ne s'agit plus d'un début mais d'une condition. Et en fait on ne voit rien : on constate seulement.

Il m'arrive de penser que nous vivons pour essayer de comprendre Jean-Max. Si je fais part de mes élucubrations à ma femme elle me rétorque : « Vis ta vie et point barre. » Je crois qu'elle est jalouse de l'intérêt qu'il suscite. Elle aimerait que ça fuse autour d'elle comme après lui, que ça jase et pérore, que ça cancanne et s'interroge ; mais l'échelle des effets qu'elle produit sur autrui se heurte à deux bornes : l'animosité sourde en bas et la sympathie fugace en haut, avec pour point médian l'indifférence. À moi aussi ça me ferait plaisir, que ma femme suscite manigances et messes basses parmi les couples. Ça me donnerait de l'importance par procuration, je serais le mari de celle dont on parle. Au lieu de quoi je suis l'époux sans intérêt de la femme énervante. Le comment-il-s'appelle-celui-là-déjà de qu'est-ce-que-elle-fout-ici-celle-ci. L'anomalie de l'inconvénient.

Ici nous ne sommes que des couples, sauf Jean-Max qui est seul. Dormir à deux n'est pas de tout repos. Ma femme démarre toujours la première, je reste en plan. Elle occupe la diagonale, et moi l'un des deux triangles restants. Je cherche la position congrue. Sur le ventre, est-ce que je ne risque pas d'étouffer? Mieux vaut choisir le flanc. Oui, mais que pensera ma femme si par hasard elle se réveille et voit mon dos tourné? Que je suis fâché? Or je ne suis pas fâché. Ou bien si, peut-être, mais je préférerais que mon dos ne le lui dise pas à ma place. J'opte pour l'autre flanc: en cuillère contre elle, j'ai le visage dans ses cheveux. Je m'écarte légèrement, elle se rapproche. J'inspire, une mèche s'insinue dans ma narine; j'expire, elle y reste. Mon épaule est tordue, pliée, le sang n'irrigue plus mes doigts – je renonce. J'échoue sur le dos, les mains jointes posées sur le ventre, les orteils en l'air, comme dans un cercueil. Mes pieds dépassent, j'ai froid, je dors enfin.

Nous vivons au 133. Je ne sais pas combien de pièces il y a dans le couloir, ses ramifications sont complexes, on trouve toujours de nouvelles portes. Notre vie sociale est variée; néanmoins je ne dirais pas qu'elle est riche. Certains changent de direction lorsqu'ils nous aperçoivent, c'est leur droit. Les affinités déterminent nos mouvements dans l'espace. La mondanité n'est pas une loi, l'aversion reste possible, nous sommes libres.

Auparavant on se saluait systématiquement, parfois même on s'invitait à visiter nos chambres pour

voir comment on les avait arrangées, si on avait placé le lit au centre ou bien contre une cloison, et laquelle. Il est difficile de choisir, le lit est rouge et les murs sont verts, quoique certains jaunissent avec l'ancienneté. Tout mûrit en même temps, les cloisons et les gens. Et dès qu'un nouveau binôme prend la place de l'ancien, les parois reverdissent : on appelle ça le printemps.

Nos conditions sont identiques, ce qui n'empêche pas l'inventivité. Certaines chambres disposent de fenêtres et d'autres non. Quelques-unes peuvent s'ouvrir, paraît-il. Pour moi, de l'autre côté, il n'y a que des mots, la rue, le ciel, la forêt... Quand j'imagine qu'ils pourraient apparaître en réalité, il m'arrive de pleurer. J'ai un penchant pour la beauté, prétend ma femme à mon sujet.

«Tu sais allier le rouge du lit au vert des murs mieux que nul autre», m'a-t-elle confié un soir où nous revenions d'une visite de courtoisie dans une chambre aménagée n'importe comment. Ça m'a fait chaud au cœur, je me suis senti spécial, esthète et compétent, petit rien nécessaire au grand tout, je me suis même endormi avant elle ce soir-là.

Auparavant on avait de la curiosité les uns pour les autres, c'était le temps de l'amitié. On multipliait les invitations, on n'en manquait pas une; désormais la plupart des gens nous fuient. Entre nous on ne parle plus, ou seulement de Jean-Max. Certains émettent des hypothèses, d'autres contestent ou surenchérisent. A-t-il été missionné pour nous surveiller? Que raconte-t-il vraiment lorsqu'il vient s'asseoir sur nos lits? Ne serait-il pas plutôt un ange? Ou un mirage? L'incarnation de l'affection que nous n'éprouvons plus les uns pour les autres? Et s'il servait de récompense, jeté en pâture dans le couloir pour nous satisfaire et nous y maintenir? Sait-il comment on sort d'ici? Mais pourquoi Jean-Max ne serait-il pas seulement Jean-Max, un homme seul parmi nous?

Les débats ne nous réconcilient jamais. Très vite nous émettons des signes d'exaspération, des insultes à peine dissimulées, puis des menaces franches qui nous dispersent aussitôt proférées. Jean-Max est tout ce qu'on craint et tout ce qu'on désire, mais jamais assez.

Autrefois nous nous arrêtions pour un rien. Avant de sortir de nos chambres, nous nous préparions aux rencontres. Ma femme et moi allongés sur le lit, seulement liés par nos orteils enchâssés, nous constituions un stock de reparties amusantes. Il fallait toujours pouvoir s'adresser aux autres lors des balades dans le couloir, même aux inconnus. La pudeur ne nous paralysait pas. Nous badinions, l'ambiance était exquise et mouvementée. En rentrant, nous énumérions nos prises : trois rires, une polémique, quatre potins, le début d'un scandale, deux conseils avisés – record battu.

Le siège de nos pensées ne se situait pas comme aujourd'hui sous notre voûte crânienne, mais directement dans notre bouche. Nous bavardions comme on crache, nous n'avions pas toujours d'idée précise de ce que nous étions en train de dire mais l'important était de prononcer des mots qui en appellent d'autres, pas de transmettre un savoir, nous vivions sans prudence. Dès que quelqu'un nous faussait compagnie nous sentions le sourire s'arracher à notre visage et la solitude retrouvée nous tendait un miroir où nous percevions toute l'inconsistance de notre être-au-monde. Peut-être éprouvions-nous autant de désarroi qu'à présent, mais si nous en faisons trop au moins nous faisons quelque chose, nous devisions à tout-va mais nous avions encore l'usage de la parole, nous vivions sans réfléchir à rien mais nous ne doutions pas du fait que nous étions en vie, au contraire d'aujourd'hui, où nous nous pinçons pour nous en assurer, entre deux battements de cœur trop disjoints. Nous pouvions

nous moquer des éclats histrioniques agitant chaque tronçon du couloir – à présent nous ne rions plus, plus rien ne nous choque. Nous avons cessé d'envisager notre condition comme quelque chose que nous pourrions changer, combattre, ou même simplement critiquer.

Il y a eu une déperdition de l'intérêt que nous nous portions. La nuit le couloir est vide et celui qui s'y aventure entend les couples retranchés débattant sans fin de la place idéale du lit dans leur chambre. Je pourrais les aider à déterminer l'agencement parfait, mais on se passe de mon talent. On préfère vivre dans un cafoutche plutôt que de subir ma compagnie. Je frappe aux portes au petit bonheur la chance. « C'est qui ? » « C'est Toto. » « Toto pour quoi faire ? » Chou blanc.

Aujourd'hui, quiconque chancellerait dans le couloir la tête bandée, personne ne l'arrêterait pour s'enquérir de sa mésaventure. Les ponts entre nous se sont effondrés et les rivières nous séparant sont sèches et la sécheresse produit de petits feux qui nous brûlent. Aborder quelqu'un à l'improviste revient à traverser un banc de sable à la nage quand on n'a ni bras ni jambes, seulement un tronc pour se tortiller, une bouche pour dégager l'espace devant nous en soufflant, des dents pour le mordre et s'y tenir aussi fermement qu'un clou. Au temps de l'amitié a succédé celui du chagrin social.

Certains couples, après nous avoir adulés, nous snobent sans ménagement. Celui qui vit dans la

chambre mitoyenne notamment. Avant nous passions beaucoup de temps ensemble puis l'envie s'est perdue, surtout la leur.

La femme était d'humeur spirituelle. Philosophe horizontale, elle s'allongeait sur notre lit, nous laissait bavarder avec son mari plus folâtre, puis soudain s'exprimait. Les phrases qu'elle formait semblaient pleines de sagesse et de mystère mêlés, requérant toute notre attention. « L'inutilité est un sentiment dévastateur, disait-elle. Cela donne envie à certains de se jeter contre les murs en criant : pourquoi vivre ? Mais d'autres nomment ce sentiment : liberté. » Son mari était si impressionné qu'à chaque nouvel oracle ses yeux s'embuaient.

« Sommes-nous de simples hormones évanescentes dans l'épaisseur d'un épiderme, cherchant un pore par où nous évader, nous répandre et envoyer un message que nous ne comprenons pas nous-mêmes ? » disait-elle encore. Ses vaticinations prenaient souvent des formes interrogatives, toutefois elle n'attendait aucune réponse. Mais trop galvanisés pour nous en tenir à une simple écoute, nous esquissions tout de même des hypothèses. « Très juste », répondait notre amie à tout ce que nous disions pour tenter de prolonger la grâce du moment. Puis elle changeait aussitôt de sujet. Ma femme passait sa main dans ses cheveux, fascinée.

Ils sont blonds – deux boules d'or qui courent dans les couloirs désormais, quand nous les surprenons à la nuit tombée, pour ne pas avoir à nous adresser la parole. Seule une cloison nous sépare. D'autres se

comportent encore plus mal, mais on ne vit pas côte à côte, la souffrance ressentie est moindre.

Le pire c'est quand on pense que Jean-Max s'assied sûrement sur leur lit à eux aussi. C'est lui qui nous relie malgré tout. Il est notre dernier point commun.

On aimerait au moins savoir où il vit. Ceux qu'une angoisse tire de leur sommeil avant l'heure en profitent pour fureter et guetter ses allées et venues. Une porte s'ouvre: voilà Jean-Max sortant de la chambre des dentistes. On court à sa rencontre, mais sur la pointe des pieds pour ne pas le faire fuir. On le voit extirper de la poche de son veston multicolore une feuille de papier pliée en quatre et la consulter. Comme la lecture l'absorbe, on approche – trop tard, le voilà déjà reparti, ses longues jambes nous sèment, il entre dans une autre chambre. Il ne nous reste plus qu'à patienter en se demandant ce qui est écrit sur cette feuille. Certains imaginent un programme: *aller voir les dentistes, les peintres, puis les sportifs, etc.* D'autres croient qu'il a recopié son poème préféré, et qu'il s'assure de le connaître par cœur avant d'entrer dans une nouvelle chambre. Ou bien qu'il s'agit d'une liste de sujets de conversation, semblable à celles que nous dressions autrefois avant d'aller nous promener dans le couloir. Ou alors d'un mélange des trois, entre le poème, la liste, et le programme. On imagine:

Coiffeurs?

La salubrité publique

aura raison des fausses informations

si le sapin de Noël

*est ouvert le dimanche –
comme tout le monde.*

Dentistes!

Les débats vont bon train, on oublie de guetter la porte, on ne voit pas Jean-Max se faufiler, le bruit de ses pas lestes dissipe nos spéculations : vite, il s'enfuit, s'engouffre dans une nouvelle chambre, s'assied sur un nouveau lit où deux pinpins sursautent, s'émeuvent puis se rendorment. Il s'y attarde ; on se décourage.

On ne saura pas s'il a une chambre à lui, ni si une femme l'attend dans son lit. Ignorant l'essentiel, on ne le méprisera jamais.

J'ai trouvé ma femme dans mon lit comme tout le monde, mais ma femme aussi m'a trouvé dans le sien. Nous nous disputons souvent lorsque nous racontons l'histoire de notre rencontre, dans un récit il ne faut qu'un point de vue même avec deux protagonistes.

Je ne lui ai pas posé de questions mais à présent je regrette car je ne sais rien d'elle. Et pour l'interrogatoire c'est trop tard :

— Comment tu t'appelles ?

— Tu n'avais qu'à t'y intéresser avant.

Ma femme a une fourmi au bout de l'index. Elle la regarde faire le tour de son doigt : l'ongle, la peau, la lunule, la peau, l'ongle, l'envie, et *bis repetita*. Il faut toujours que tout tourne autour d'elle. Si elle sort, je sors ; si elle se couche, je me couche ; si elle éteint la lumière... il n'y a qu'une lumière.

— Et la fourmi, elle s'appelle comment ?

— Comme moi.

Notre fenêtre donne sur une planche de bois dont j'admire les rainures. Parfois le vent la soulève, du

moins ma femme l'affirme-t-elle, cela arrive toujours quand j'ai le dos tourné. Je la crois afin d'unifier nos points de vue.

— Il fait beau dehors, dit-elle.

— Sûrement, dis-je.

Nous construisons notre harmonie méthodiquement, brique après brique. Mais parfois je pense que derrière les fenêtres il n'y a rien.

Je n'étais pas vraiment défini avant de rencontrer ma femme. Je me sers d'elle pour délimiter l'espace de ma personnalité, prenant soin de ne pas empiéter sur la sienne; elle ne le supporterait pas.

Bien sûr je suis parfois traversé par le rêve fou de devenir ma femme, comme nous tous ici. D'ailleurs, si par mégarde ou malice j'enfile ses chaussettes au lieu des miennes, j'ai beaucoup moins froid aux pieds, certes. Mais aussitôt elle me plaque au sol et me destitue de sa propriété, pour me rappeler qui je suis, qui elle est, et toute la distance qu'il y a entre nous. Alors je me retrouve pieds nus, le froid revient, et mes chaussettes tristounettes finissent par me satisfaire.

La porte de notre chambre est celle qui claque le plus fort. Ma femme aime à faire sursauter ses semblables. Quand elle se fâche contre moi, n'ayant nulle part où se rendre (nos logements ne comptent qu'une seule pièce et nous n'avons plus d'amis chez qui nous réfugier), elle se contente d'ouvrir la porte et de la refermer violemment. Elle reste dans la chambre, mais la porte a claqué: je suis prévenu.

Ma femme est entêtée mais la vie avec elle est facile, je suis très malléable. Nous sommes bien assortis. De toute façon on ne peut pas intervertir les binômes à sa guise, au 133. Cela devrait éviter la pagaille. (Mais évidemment il y a les mensonges, les transferts furtifs pendant la nuit, les fugues et les entourloupes que protège le silence. «Je crois que nous surestimons l'ordre qui règne ici, disait notre amie la boule d'or. En fait, nous surestimons l'ordre d'une façon générale. Nous le confondons avec le bien.»)

Le divorce est possible seulement quand deux couples en font la demande simultanément. Cette condition remplie, un tribunal se constitue pour officialiser les séparations. Alors le mari du premier couple doit aussitôt accepter de s'unir à la femme du second, et l'époux du second à l'épouse du premier. Pas de tergiversation, pas d'exception : le divorce est un remariage. Certains déchantent au bout de quelques jours et guettent avec concupiscence la prochaine rupture pour tenter une nouvelle combinaison.

Par chance, ma femme n'a jamais espéré trouver mieux ailleurs. Même du temps de l'amitié, elle ne songeait pas à divorcer pour que nous nous remariions avec les boules d'or. De toute façon la femme l'intéressait plus que le mari – «grosso modo, il te vaut», me disait-elle d'un air blasé.

Malheureusement, aucune procédure ne lie ni ne délie les amis. J'aurais bien aimé que la loi nous contraigne à la réconciliation malgré la fâcherie. Ou bien à revoir nos critères d'évaluation. Ou encore à

chercher d'autres camarades. Qu'après notre dispute avec les boules, nous ayons été obligés d'inviter les dentistes à dîner par exemple. Ma femme ne voit pas les choses comme moi : « Et on parlerait de quoi ? De la meilleure manière de se brosser les dents ? »

Ma femme est radicale, position difficile à tenir dans un monde mou ; mais elle s'obstine. Depuis que nous ne parlons plus entre binômes, personne n'ose mettre les pieds dans le plat. Face au couple qui sent mauvais, nous restons silencieux, espérant qu'il comprendra par lui-même. « Inefficace », pense ma femme. Elle dépose un savon devant la porte du duo problématique, accompagné de quelques conseils d'utilisation.

Pointant du doigt ce dont plus personne ne veut s'occuper, elle reçoit des lettres comminatoires. « Mêlé-toi de tes fesses », lui écrit-on. Les gens n'aiment pas qu'on soulève leurs problèmes, encore moins qu'on dégote pour eux une solution.

La radicalité de ma femme se reconnaît à sa façon de relier sans effort deux idées éloignées l'une de l'autre pour n'en former qu'une seule. Au moins de cette façon les idées ne restent pas dans un coin de la tête à végéter, hermétiquement séparées jusqu'à s'atrophier. Certains préfèrent les chemins tortueux, qu'ils jugent plus véridiques. Mais beaucoup se perdent en route et ne parviennent pas à rejoindre l'idée qu'ils visaient, ni même une autre qu'ils auraient pu découvrir en s'égarant. Ils partent d'une idée et ne vont nulle part. On appelle cette attitude : le sérieux.



Toto perpendiculaire au monde
Antoine Mouton

Cette édition électronique du livre
Toto perpendiculaire au monde de Antoine Mouton
a été réalisée le 27 janvier 2022
par Christian Bourgeois éditeur.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,

ISBN : 9782267045680

ISBN PDF : 9782267046113

Numéro d'édition : 2526